

BLOCH, MARC, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. (« Cahiers des Annales », 3). Paris, Librairie Armand Colin, 1949. XVII, — 110 p. 24 cm

Conrad-M. Morin, o.f.m.

Volume 5, numéro 1, juin 1951

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801688ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801688ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morin, C.-M. (1951). Compte rendu de [BLOCH, MARC, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. (« Cahiers des Annales », 3). Paris, Librairie Armand Colin, 1949. XVII, — 110 p. 24 cm]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 5(1), 126–130. <https://doi.org/10.7202/801688ar>

LIVRES ET REVUES

BLOCH, MARC, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. ("Cahiers des Annales", 3). Paris, Librairie Armand Colin, 1949. XVII, — 110 p. 24cm.

Marc Bloch, médiéviste de renom (malheureusement fusillé par les Nazis, en 1944), est, avec M. Lucien Febvre, professeur au Collège de France, le fondateur des *Annales (Économies-Sociétés-Civilisations)*, revue qui, depuis 1929, "tente d'expliquer le monde à tous les esprits cultivés, à la lumière de la méthode historique". Rien d'étonnant donc que son étude doive le jour à M. Febvre (à qui il l'a dédiée d'ailleurs) et fasse partie de la collection subsidiaire des *Annales*, collection due à l'initiative de l'Association Marc-Bloch et constituée de mémoires "dont les auteurs trouveraient difficilement le placement chez des éditeurs, et dont la diffusion est pourtant nécessaire".

Cet in-octavo, le troisième des Cahiers susdits, est donc la mise en forme des idées de Bloch sur l'histoire. Pas de toutes, cependant. Car son manuscrit était inachevé. Mais, en le livrant tel quel au public, l'éditeur n'a pas cru manquer de prudence étant donné "la satisfaction que procure la révélation d'une belle œuvre — même mutilée" (p. 105). D'autre part, l'absence de bibliographie et la rareté des références aux citations ne donnent pas lieu à l'étonnement, quand on sait que l'A. a dû, pour la rédaction de son manuscrit (c'était en 1941 et 1942), "se fier beaucoup à ses notes et à son acquis", du fait de l'impossibilité d'atteindre aucune grande bibliothèque et, surtout, de "la perte de ses propres livres" (p. x).

Le titre pourrait laisser entendre qu'il s'agit d'un opuscule proprement "apologétique": l'apologie n'y est qu'indirecte. Il est vrai que c'est "le problème de la légitimité de l'histoire" qui a stimulé Bloch

à faire ce livre, mais il laisse au lecteur lui-même le soin de le résoudre. Il se contente, en effet, de dire "avant tout, comment et pourquoi un historien pratique son métier" et le lecteur n'a, ensuite, qu'à décider "si ce métier mérite d'être exercé" (p. xiv). Il a même la franchise d'avouer que l'histoire, "comme entreprise *raisonnée* d'analyse"; n'est pas seulement "une science en marche", mais aussi "une science dans l'enfance". C'est qu'elle "peine à pénétrer, enfin, au-dessous des faits de surface; à rejeter, après les séductions de la légende ou de la rhétorique, les poisons, aujourd'hui plus dangereux, de la *routine érudite* et de l'empirisme déguisé en sens commun; elle n'a pas encore dépassé, sur quelques-uns des problèmes essentiels de sa méthode, les premiers tâtonnements" (p. xiv).

Si Bloch parle de la sorte, c'est qu'il reconnaît à l'histoire, même si elle ne peut "s'avérer capable de démonstrations euclidiennes ou d'immuables lois de répétitions", son caractère scientifique, parce qu'il fait "de la certitude et de l'universalisme une question de degré" (p. xiv). Du coup, il s'oppose à la fois à l'école sociologique, parce qu'elle laisse de côté "beaucoup de réalités très humaines lui paraissant désespérément rebelles à un savoir rationnel", et à l'école dite "historisante", parce que celle-ci, pour ne pas réussir "à insérer l'histoire dans le légalisme physique", incline à la considérer comme "une sorte de jeu esthétique ou, au moins, d'exercice d'hygiène favorable à la santé de l'esprit" (p. xv). Bien plus, beaucoup des idées de Bloch sont même contraires à celles de Seignobos et Langlois, ses professeurs. Il ne s'en cache pas, d'ailleurs, et pour cause: "Ils ne nous ont pas seulement appris, tous deux, que l'historien a pour premier devoir d'être sincère; ils ne dissimulaient pas davantage que le progrès même de nos études est fait de la contradiction nécessaire entre les générations de travailleurs. Je resterai donc fidèle à leurs leçons en les critiquant, là où je le jugerai utile, très librement; comme je souhaite qu'un jour mes élèves, à leur tour, me critiquent" (*Notes*, p. 109). Il ne prétend pas, toutefois, que son ouvrage remplace le leur, car il est "construit sur un autre plan et moins développé" sur certains points.

Ainsi, dès l'introduction à son étude (introduction qui aurait mieux servi de conclusion, ce semble), Bloch nous apprend donc qu'il a, de l'histoire et de ses "outils", une autre conception que celle

de ses prédécesseurs. Cette conception, quelle est-elle au juste ? Pour cet historien, la "seule histoire véritable", c'est "l'histoire universelle" et celle-ci "ne peut se faire que par entr'aide" (p. 15). Aussi son premier chapitre (p. 1-16), définit-il l'histoire la "science des hommes dans le temps". Mais, comme celui-ci est à la fois "un continu" et "un perpétuel changement", Bloch s'élève contre la "hantise des origines" et la "manie du jugement", ces deux "sataniques ennemis de la véritable histoire" qui induisent les chercheurs à confondre "une filiation" avec "une explication" dans l'ordre des faits humains. Car, d'un côté, "jamais un événement historique ne s'explique *pleinement* en dehors de l'étude de son moment". De l'autre, toutefois, vu la "solidarité des âges", le passé sert à comprendre le présent, tandis que la connaissance de celui-ci est indispensable à la compréhension de celui-là. Mais alors, il faut se demander "si, selon qu'on se rapproche ou s'éloigne du moment présent, les techniques mêmes de l'enquête ne devraient pas être tenues pour foncièrement différentes" (p. 16).

Au problème, ainsi posé, de l'observation historique, Bloch donne la réponse au chapitre deuxième. Il y reconnaît le caractère de "connaissance par traces" (c'est-à-dire par témoignages écrits ou non) à la connaissance non seulement de "tous les faits humains dans le passé, mais aussi de la *plupart* d'entre eux dans le présent"; d'autre part, il affirme que l'observation du passé n'est pas toujours *indirecte*, notamment dans les témoignages involontaires, du fait que l'enquêteur, s'il a eu soin de dresser d'avance un questionnaire approprié à la nature de l'enquête, n'est pas toujours contraint de saisir la réalité à travers l'esprit du témoin, ainsi que le démontrent bien des exemples à l'appui de son assertion. Il conclut donc ainsi: "Certes l'explorateur de l'actuel et celui des époques lointaines ont chacun leur façon particulière de manier l'outil... Mais, à quelque âge de l'humanité que le chercheur s'adresse, les méthodes de l'observation qui se font presque uniformément sur traces, demeurent fondamentalement les mêmes" (p. 33-34). Quant aux règles critiques qu'exige une observation fructueuse et qui font l'objet du chapitre troisième, l'A. ne trouve pas non plus qu'elles diffèrent essentiellement entre elles selon qu'elles portent sur le présent ou sur le passé et, à l'aide d'exemples lumineux, il montre comment, avec le progrès des sciences, la critique des documents est aujourd'hui une

“critique de finesse” et une critique “rationnelle”. Aussi a-t-il raison d’affirmer que “grâce au patient travail d’une expérience poursuivie sur l’homme même, en tant que témoin, nous sommes désormais capables à la fois de déceler et d’expliquer les imperfections du témoignage; nous avons acquis le droit de ne pas le croire toujours, parce que nous savons mieux que par le passé quand et pourquoi il ne doit pas être cru” (p. 66).

Abordant ensuite la question de l’analyse des faits (chap. IV), Bloch est d’avis, à bon droit, que ce n’est pas un problème de l’impartialité qu’elle soulève: elle concerne seulement le *mode* de “l’honnête soumission à la vérité”. Il n’y a que deux façons d’être impartial: celle du juge et celle du savant. L’un et l’autre préoccupés de connaître les faits, observent et interrogent les témoins, mais le premier pour *juger* et l’autre pour *comprendre*. “Quand le savant a observé et expliqué, dit-il, sa tâche est finie”, mais “comprendre n’a rien d’une attitude de passivité”. Car, “pour faire une science, il faudra toujours deux choses: une matière, mais aussi un homme... Comme tout savant, comme tout cerveau qui simplement perçoit, l’historien choisit et trie. En un mot, il analyse”. Il découvre “dans la diversité des faits humains l’unité des consciences” et, connaissant la “plasticité du temps humain”, il cherche à “adapter ses classifications aux lignes mêmes du réel: ce qui est, proprement, la fin dernière de toute science” (p. 72 et 97).

Enfin, le cinquième et dernier chapitre, qui contrairement aux précédents ne porte pas de titre, traite de “l’emploi de la relation causale, comme outil de la connaissance historique”. En d’autres termes, il s’agit du raisonnement historique. Celui-ci “exige incontestablement une prise de conscience critique”. L’A. rappelle donc que, parmi les antécédents, il y en a qui doivent demeurer *sous-entendus*: c’est-à-dire ceux qui sont les plus constants et les plus généraux. Les autres rentrent dans la catégorie des *conditions*, s’ils sont particuliers, mais “doués d’une certaine permanence”, ou dans la catégorie de la *cause*, c’est-à-dire l’antécédent “qui, dans le faisceau des forces génératrices, représente en quelque sorte, l’élément différentiel”. Toutefois, Bloch a bien soin d’avertir qu’il faut se méfier “de la superstition de la cause unique, en histoire”; car elle “n’est trop souvent que la forme insidieuse du responsable: partant, du jugement de valeur”, ce qui est la tâche du juge. “Le savant se con-

tente de demander: pourquoi"? et il accepte que la réponse ne soit pas simple". D'autre part, "on fausserait gravement le problème des causes, en histoire, si on le réduisait, toujours et partout, à un problème de motifs" (p. 100-102). Et Bloch a bien raison de terminer son opuscule par ce principe, hélas trop souvent oublié: "Les causes, en histoire pas plus qu'ailleurs, ne se postulent. Elles se cherchent"!

Il est regrettable que l'A. n'ait pu terminer son manuscrit. Car, au dire de son éditeur, qui le déduit d'après certaines des notes de Bloch, celui-ci, s'il eût pu le faire, aurait ajouté deux autres chapitres respectivement intitulés: "L'explication en histoire" et "Le problème de la prévision". Ce qui a été livré à l'impression nous fournit au moins l'essentiel des idées de l'historien Bloch sur son métier.

Je crois bon, en terminant, de relever une assertion erronée de l'éditeur. En appendice, M. Febvre ajoute, entre autres remarques relatives au manuscrit de Bloch, la suivante: "Pas une seule fois, sauf erreur, dans tout le livre, le mot *évolution* n'est prononcé" (p. 107). Pour ma part, j'y ai rencontré ce mot au moins sept fois, à commencer par l'introduction (p. xv). Mais il n'y a rien de grave: l'erreur faisait exception. Quoi qu'il en soit, ce manuscrit, malgré son inachèvement, méritait d'être révélé au public: il apporte du neuf, du concret, de l'utile et même du discutable. En un mot, il fait réfléchir. C'est pourquoi, afin d'en donner un meilleur aperçu, ai-je voulu le citer textuellement en maints endroits.

Conrad-M. MORIN, O.F.M.